

# ANNUAIRE du **COLLÈGE DE FRANCE** 2019 - 2020

Résumé des cours et travaux

120<sup>e</sup>  
année



COLLÈGE  
DE FRANCE  
—1530—

# HISTOIRE DES POUVOIRS EN EUROPE OCCIDENTALE, XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

Patrick BOUCHERON  
Professeur au Collège de France

---

Mots-clés : histoire, Moyen Âge, pouvoir, archive, témoignage, expérience, espace, empire, Italie

---

La série de cours « Les inventions du politique (2) : narrations et expérience » est disponible, en audio et/ou en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/les-inventions-du-politique-2-narration-et-experience>), ainsi que les colloques « *Imperialiter*. L'eschatologie impériale du souverain » (<https://www.college-de-france.fr/agenda/colloque/imperialiter-eschatologie-imperiale-du-souverain>) et « Défis de l'archive » (<https://www.college-de-france.fr/agenda/colloque/defis-de-archive>).

## ENSEIGNEMENT

COURS – LES INVENTIONS DU POLITIQUE (2) : NARRATIONS ET EXPÉRIENCE

### Introduction

Pour cette seconde année consacrée au thème des « inventions du politique », l'ambition du cours demeure la même : proposer une théorie générale non pas du système des pouvoirs médiévaux mais de son inventivité politique – et ce à partir justement des conditions de sa réactualisation contemporaine, de la manière dont ils peuvent aujourd'hui encore se rendre disponibles (et donc vulnérables) à nos propres hantises, disons s'y *exposer*.

Autrement dit, il s'agit moins de se faire le chroniqueur enthousiaste des constructions institutionnelles que le sobre cartographe des situations d'émergence

du politique – là où on ne l’attend pas nécessairement, là où il ne s’énonce pas le plus bruyamment, mais à bas bruit, à pas feutrés. La proposition d’ensemble consiste donc toujours à ne pas se laisser sidérer par les situations d’effervescence, la majesté des commencements, l’histoire héroïque des grands embrasements, mais de comprendre l’expérience politique dans sa durée – son usure, sa mémoire, ses reprises, ses relances, ses remords, ses recommencements.

D’où la perspective générale qui anime cette suite d’études de cas, puisés cette année pour l’essentiel dans l’histoire urbaine et politique de l’Italie, du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, en faisant porter l’accent sur les rapports entre expérience et narration, on cherche à les écarter davantage qu’à les confondre. Pour le dire simplement : il faut qu’il y ait récit pour que s’ouvre une fenêtre sur ce qui s’est passé, mais ce qui se passe n’est pas le récit – la narration rend possible l’expérience, l’expérience n’est pas structurée comme une narration.

### **Cours 1 – Qui raconte notre histoire ?**

Le 7 janvier 2020

La séance commence par une récapitulation des propositions et des ambitions du cours de l’année dernière, autour de la notion de grammaire générative des possibles du politique au Moyen Âge. On a fait l’hypothèse que ses règles de transformation n’étaient pensables qu’à partir d’un foyer de production unique qui se situait hors du champ du politique, puisque le paradoxe du christianisme médiéval est qu’il confère l’autorité à ceux qui admettent l’indignité du pouvoir. De là, deux propositions également contre-intuitives : la première est que les sociétés médiévales vivent sous le signe de l’*exceptio*, et que la relative robustesse de la domination s’explique moins par la compacité contraignante de l’encadrement des hommes que par leur capacité à s’en extraire. La seconde est que le système des pouvoirs tient globalement parce qu’il rend possible, ou pensable, la possibilité d’un autre devenir politique, qu’il maintient à distance mais à vue, dans les lointains, les formes hétéropiques de communauté, ou les fictions. À travers la question des fictions politiques, se retrouve donc le problème de l’articulation entre narration et expérience. On se propose d’en introduire les principaux enjeux à partir d’un exercice de microlecture historique : un extrait de la *Vie de Saint Louis* de Guillaume de Saint-Pathus où s’entend l’éclat de voix d’une dénommée Sarrete, mécontente de la politique royale.

### **Cours 2 – La chaloupe et l’esquif**

Le 14 janvier 2020

Si la précédente séance s’était placée sous le signe de la *microstoria* – à travers notamment une enquête de généalogie textuelle sur le système d’exergues du *Fromage et les vers* de Carlo Ginzburg – la suivante la poursuit en se consacrant toute entière à l’analyse intensive d’un seul épisode : le naufrage de la nef vénitienne de Pietro Querini en 1435, dont le dossier documentaire a été édité et traduit par Claire Judde de Larivière (*Naufragés*, Toulouse, Anacharsis, 2005). Après avoir débrouillé son intrigue narrative et exposé les enjeux propres à sa conservation documentaire, on s’attache à montrer que le naufrage met à l’épreuve la communauté politique des marins, qui réagissent « à la vénitienne », discutant, délibérant, votant et tirant au sort pour décider qui pourra être sauvés, certains devant rejoindre la chaloupe, les autres l’esquif. Cette fable de l’inégalité met également en jeu la question de l’altérité,

puisque les naufragés sont confrontés dans le grand Nord de l'hiver boréal à une société d'abondance qu'ils identifient comme honnête et pure. Leur retour à Venise permet de poser une fois encore la question de l'accentuation italienne : pourquoi l'Italie médiévale est-elle si riche d'expériences politiques et de récits ?

### **Cours 3 – Fable, témoignage, idéologie**

Le 21 janvier 2020

Si les naufragés de la nef *Querina*, devenue proprement ingouvernable, ont mis leur sort en jeu démocratiquement, il n'en demeure pas moins que les onze survivants sont tous nobles. Le jeu politique affronte ici ce que l'on pourrait appeler, avec Thomas Piketty, une idéologie de l'inégalité. Prendre à nouveau au sérieux la question de l'idéologie revient à faire l'inventaire, en longue durée, de la créativité dont ont fait preuve les différentes sociétés humaines, non seulement pour justifier idéologiquement, mais pour structurer institutionnellement les inégalités sociales. C'est dans cette perspective qu'on se propose de reconsidérer la portée historiographique du livre de Georges Duby, *Les Trois Ordres ou l'Imaginaire du féodalisme* (1978), faisant l'hypothèse qu'il s'agit moins ici d'imaginaire que d'idéologie, et que l'expérience narrative que tente Duby « est plus périlleuse que toute autre, puisqu'elle consiste à entrer dans le piège pour en démonter les mécanismes », ainsi que le notait justement Pierre Bonnassie. Elle pose aussi la question du témoignage et de ce que peut en attendre l'historien. Cette discussion théorique sur les attendus méthodologiques de l'enquête sur la trifonctionnalité pose à nouveau frais la question du foisonnement des expériences politiques dans l'Italie médiévale, entre impérialité et contractualité.

### **Cours 4 – Qu'est-ce qu'une histoire exemplaire ?**

Le 28 janvier 2020

C'est peut-être accorder une confiance excessive dans l'impérieuse succession des régimes d'historicité que de croire qu'on en a terminé aujourd'hui avec la conception d'une histoire *magistra vitae*, maîtresse et oracle de nos vies. Le détour par les théories narratives de l'exemplification, de Karlheinz Stierle à Timothy Hampton, permet de ressaisir à nouveau frais la question de la puissance de l'exemplaire dans l'historiographie humaniste du *Quattrocento*. Lecteurs de Salluste, les tyrannicides de l'Italie du xv<sup>e</sup> siècle entendent renverser le monde par la seule force des exemples antiques, dans lesquels ils voient la préfiguration des conjurations à venir. On tente de le saisir à partir d'une analyse machiavélique de la séquence meurtrière qui mène de l'assassinat du duc de Milan Galeazzo Maria Sforza en 1476 à la conjuration des Pazzi, deux ans plus tard, à Florence. Ainsi peut-on mieux comprendre à quoi attente l'attentat. En nous séparant de notre capacité de récit, il nous livre sans défense à une machine narrative dont personne ne maîtrise les emballements.

### **Cours 5 – « Voilà le xv<sup>e</sup> siècle ». Méditations stendhaliennes sur l'humanisme et la défaite**

Le 4 février 2020

Considérer l'assassinat de Galeazzo Maria Sforza comme l'un des beaux-arts n'est peut-être qu'une des modalités de l'appréhension de ce que l'on a appelé la

« crise de longue durée de l'exemplarité » depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. D'où sans doute la nécessité d'affronter la question du retour du paradigme humaniste aujourd'hui, envisagé comme une « subtile tectonique du temps transfiguré en histoire présente » (Clémence Revest). À partir du rapport entre humanisme et rhétorique, expliquant la convergence des styles de gouvernement dans une configuration narrative indifférente à la forme institutionnelle des régimes politiques, et trouvant son expression dans la *Vie des hommes illustres*, on tente de résister à la tentation romantique de biographier l'époque. L'analyse du rapport de Stendhal à la violence politique dans l'Italie de la Renaissance sert ici à se déniaiser sur les rapports entre expérience et narration. Cesser d'être romantiques avec les tyrans du *Quattrocento*, c'est donc aussi renoncer à une histoire purement littéraire du tyrannicide.

### Cours 6 – Les lignes brisées de la *storia* albertainne

Le 11 février 2020

Le déniaisement dont on parlait à la séance précédente prend inévitablement, pour l'Italie de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, l'allure du désenchantement machiavélien. On fait ici l'hypothèque que Machiavel, écrivant avec *Le Prince* son étrange défaite, y dresse le constat de la faillite du monde albertain. Ce dernier prétendait rendre raison de la méchanceté du monde par l'agencement ordonné de la *storia*, dont la beauté est propre à désarmer les jaloux et les violents. L'ironie mordante de Machiavel met à mal une expérience historique que l'on pourrait dire « renaissante » en tant qu'elle prétend configurer un rapport au temps par une culture visuelle. Voici pourquoi toute défense et illustration de la Renaissance non comme concept mais comme chrononyme ou comme « nom d'époque » est un contre-sens. Si l'on peut dire, avec Hans Blumenberg, que « les temps modernes existent au moment où ils se déclarent tels », il convient de s'interroger sur le mode d'existence de cette conscience de soi. Car si l'humanisme situe parfois cette Renaissance ici et maintenant, elle est le plus souvent projeté à l'horizon. Autrement dit, on nomme Renaissance non pas l'époque où les lettres romaines reviennent, mais le temps à venir où elles reviendront.

### Cours 7 – Le regard de la recluse

Le 25 février 2020

La discussion sur le concept même de Renaissance avait fait surgir lors de la séance précédente la figure, ou plutôt la préfiguration, de Pétrarque. En suivant la ligne de son regard qui, dans *La Vie solitaire*, critique dédaigneusement l'affairement des *occupati*, on tente de comprendre de quelles dérives politique se payent, chez les détenteurs du pouvoir intellectuel, la haine de la ville. Elle se double chez Pétrarque du mépris pour la scolastique, mais aussi de la détestation des femmes. Quand les hommes fuient, les femmes s'enferment : avec l'institution des recluses, les sociétés médiévales ont trouvé le moyen de thématiser leur hantise de l'urbanité et de la féminité. On se propose de saisir la vie urbaine depuis le regard de ces confinées volontaires que sont les saintes femmes d'Italie, à travers l'*usceto* de Claire de Rimini. Là se perçoit le bruit de fond de la société, ce que l'on pourrait appeler avec Georges Perec l'infra-ordinaire, « ce qui se passe quand il ne se passe rien », et éprouver avec lui l'impossibilité de la totalisation d'une vérité des lieux. Car le lieu est, selon la belle définition d'Étienne Helmer, « une surface plurielle d'événements ».

## Cours 8 – Emplacements, déplacements

Le 3 mars 2020

Adopter le regard de la recluse permet de désassembler l'espace civique de la place italienne. Le cours de l'année précédente avait tenté de théoriser la notion d'emplacement (depuis la conception architecturale de la dislocation proposée par Adrien Goetz), envisagé comme cette capacité qu'à l'espacement à se retourner, à se soulever, pour devenir autre que lui-même. Dans ce cas, il faudrait comprendre que l'espacement est ce qui fait place à la liberté des femmes et des hommes, ce qui leur fait de la place et leur donne une place, en tant que cette place ne sera jamais assignée à l'avance et une fois pour toute. On tente de ressaisir toute l'histoire politique des places publiques dans l'Italie urbaine du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle à la lumière de ce concept, montrant notamment que sa monumentalisation et son embellissement architectural ne signifie en rien l'intensification de son fonctionnement civique, mais au contraire – et le plus souvent dans un contexte post-communal puis princier – sa dépolitisation. Ainsi l'espace de délibération se retourne-t-il en espace de célébration des pouvoirs, ce qui permet de s'interroger ultimement sur le paradigme archéologique et le principe d'analogie qui président aux analyses politiques des espaces urbains.

## Cours 9 – Histoires de se déclarer

Le 10 mars 2019

Faute d'adopter le regard de la recluse où de s'abandonner à la tentation fictionnelle d'Arsenio Frugoni, il s'agit désormais de suggérer que la littérature normative peut documenter, par contraste ou empreinte négative, cette logique narrative de l'expérience des lieux entendus comme « surface plurielle d'événements » et antérieure de ce fait à leur réduction à l'unicité de la *storia* albertienne d'un espace. On teste cette hypothèse à partir de trois corpus classiques de l'histoire communale et post-communale. D'abord, les statuts et réglementations urbaines dont les récits d'espace documentent l'expérience sociale des modes d'habiter et de qualifier la ville. Ensuite, les déclarations fiscales qui obligent les contribuables à s'exposer, se justifier et se raconter. Enfin, la mise en liste des gouvernants et de ceux que l'on exclue du gouvernement. Dans les trois cas, il est question de se déclarer – c'est-à-dire énoncer, prononcer, dénoncer. Alors que l'on se livre aujourd'hui, sans feinte apparente, à la transparence virtuelle de la société d'exposition, comment penser ce moment ancien où, pour le dire avec Walter Benjamin, « le cours de l'expérience a chuté » ? C'est sur l'analyse de son magnifique texte « Le conteur » (1936) que les leçons suivantes auraient embrayé, si l'enseignement n'avait pas été interrompu.

Les cours 10, 11 et 12 n'ont pas eu lieu.

## SÉMINAIRE – NOUVELLES RECHERCHES SUR LA PESTE NOIRE

Organisé avec Étienne Anheim, EHESS.

Compte tenu de la situation sanitaire, le séminaire n'a pas eu lieu et a été reporté à l'année suivante.

## COURS À L'EXTÉRIEUR

**Université de Trento, 25 et 26 mars 2020 : « Recherches sur l'espace public dans l'Italie médiévale »**

Le cours n'a pas eu lieu et a été reporté à une date ultérieure.

## RECHERCHE

L'essentiel du travail de recherche de l'année académique 2019-2020 a consisté en une longue enquête personnelle préparatoire à l'enseignement, prévu l'année suivante, sur la peste noire. Elle devait être accompagnée par l'organisation du séminaire interdisciplinaire « Nouvelles recherches sur la peste noire » qui n'a pas eu lieu, mais qui a été reprogrammé pour l'année suivante. Il s'agissait essentiellement de montrer comment les progrès conjoints de l'archéologie funéraire et de la microbiologie, mais aussi des sciences de l'environnement, de l'anthropologie et d'une manière générale des sciences historiques dans toutes leurs dimensions et en tant qu'elles sont saisies par le tournant global, avaient profondément modifié notre compréhension des mécanismes de diffusion de ce qui apparaît bien aujourd'hui comme la deuxième pandémie de peste, celle qui commence en Europe en 1347, et ce à toutes les échelles du vivant. Mais en même temps, ces gains formidables de connaissance se heurtent à une limite d'intelligibilité qui met à l'épreuve ce laboratoire d'interdisciplinarité qu'est devenu l'histoire épidémique : nous en savons beaucoup plus, mais est-ce que l'on comprend mieux – et en particulier est-ce que l'on comprend mieux la formidable capacité de résilience des sociétés européennes face à ce qui demeure à ce jour la plus grande catastrophe démographique de l'histoire de l'humanité ? Cette question concerne au premier chef l'histoire des pouvoirs, dans la perspective d'archéologie de la modernité que j'espère défendre – pourquoi continue-t-on à croire, obéir, agir ? Comment on recommence, jusqu'où ça résiste ? Les cours précédents sur les fictions politiques (qui abordaient notamment la révolution narrative de Boccace sous le regard de ce que l'on sait aujourd'hui de la littérature du témoin et du survivant) ou l'enseignement de cette année sur l'expérimentation politique y amenaient, à travers l'articulation entre expérience et narration.

Cette question de l'expérimentation politique fut également abordée lors des différentes invitations à l'étranger que j'ai pu honorer, avant que la situation sanitaire n'empêche tout déplacement (annulant notamment des voyages prévus en Italie et au Japon) : ce fut le cas à Alger et à Constantine à l'invitation des Instituts français en Algérie en septembre 2019, à Barcelone pour une série de conférences et de rencontres organisées par le CCCB (Centre culturel contemporain de Barcelone) en octobre 2019, et à l'université de Liège en février 2020. Elle s'articule également avec l'engagement de la chaire dans le GIS « Archive et démocratie » (rassemblant des chercheurs du Collège international de philosophie, de l'université Paris Lumières, des Archives nationales, du musée national d'Histoire de l'immigration et de l'Institut national de l'audiovisuel) qui a donné lieu à deux rencontres internationales (dont la seconde, le 24 janvier 2020, au Collège de France) sur les « Défis de l'archive ». Enfin, l'année 2019-2020 fut également celle de l'organisation du colloque « *Imperialiter*. L'eschatologie impériale du souverain » dont une séance s'est tenue au Collège de France le 16 octobre 2019, marquant l'aboutissement de la participation de la chaire « Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII<sup>e</sup>-

XVI<sup>e</sup> siècles » au programme international de recherche soutenu par l'École française de Rome et la Casa de Velazquez « *Imperialiter*. Le gouvernement et la gloire de l'Empire à l'échelle des royaumes chrétiens (2017-2021) destiné, là encore, à dépasser les typologies rigides des régimes politiques du Moyen Âge pour envisager l'impérialité des royaumes en termes d'expérience politique et de formalisation idéologique de la mise en récit des devenirs étatiques.

## PUBLICATIONS

BOUCHERON P., *Contretemps*, Paris, Seuil, 2020.

ANHEIM É. et BOUCHERON P. (dir.), *De Dante à Rubens : l'artiste engagé ?*, Paris, Éd. de la Sorbonne/Rome, École française de Rome, coll. « Le pouvoir symbolique en Occident (1300-1640) », vol. 9, 2020).

ANHEIM É. et BOUCHERON P., « L'artiste engagé. Une figure en perspective », in É. ANHEIM et P. BOUCHERON (dir.), *De Dante à Rubens : l'artiste engagé*, Paris, Éd. de la Sorbonne/Rome, École française de Rome, coll. « Le pouvoir symbolique en Occident (1300-1640) », vol. 9, 2020, p. 9-19.

BOUCHERON P., « What Giorgione saw. Variations on the *Three Philosophers* », in N. CHARE et M.B. FRANCK (dir.), *History and Art History. Looking Past Discipline*, Londres, Routledge, 2020, p. 104-116.

BOUCHERON P., « Le corps, l'âme, la guerre », in M. BORMAND, B. PAOLOZZI STROZZI et F. TASSO (dir.), *Le Corps et l'âme. De Donatello à Michel Ange, sculptures italiennes de la Renaissance*, Paris, Éd. du Louvre/Milan, - Officina Libraria, 2020, p. 18-26.

BOUCHERON P., « Lettre à un jeune historien », in R.-M. BÉRARD, B. GIRAULT et C. RIDEAU-KIKUCHI (dir.), *Initiations aux études historiques*, Paris, Nouveau Monde, 2020, p. 7-17.

BOUCHERON P., « "Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur" », *Compagnies de Mathieu Riboulet*, Lagrasse, Verdier, 2020, p. 23-30.

BOUCHERON P., « C'était au temps du grand confinement », *Esprit*, vol. 464, 2020, p. 131-138.

BOUCHERON P., « Le tribut des médiévistes », préface à Y. POTIN, *Trésor, écrits, pouvoirs. Archives et bibliothèques d'État en France à la fin du Moyen Âge*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 7-11.

BOUCHERON P., « Plus qu'une question de temps », préface à A. GENOUDET, *L'Effervescence des images. Albert Kahn et la disparition du monde*, Paris, Les impressions nouvelles, 2020, p. 9-12.

